

Sirène à queue d'oiseau

Et tu voles sur l'alambic des rosiers
ailes projetées sur la plus belle des poteries.
Tu es mystère dans les canaris alignés sur le Gosier
ta ressemblance promise aux lèvres bleuies
par le froid des monts et des visions oubliées.

Sirène aux pattes d'oiseaux sur la branche des jujubiers
Tu ne ressembles à aucune mythologie ;
que devient la bouche des sans-logis
sur ces terres que le silence empoisonne sans sourciller ?

Qui dit ce chant du ciel sur nous déployé
et rien du cri du lamentein fusillé ?
Pour avoir renié le code des suppliciés :
surdité au cœur de mon âme bâillonnée.

Je réponds de l'arbre comme identités en sursis,
ce que dit le papayer aux seins juteux, le tamarinier
fouetté dans l'opaque gangue de sa peau meurtrie,
je l'entends. Telle la plainte de ce mammifère métis
dont l'enfantement acère nos petits cris.

Sirène vole, se met à l'eau. L'itinéraire est encyclopédie
entre rencontres et sauvagerie.
Artileries, sans la probable harmonie de tes harmonies.

La réponse de l'arbre multipliant ressemble à celle du
marin
déboussolé, tant de faux Ulysse de Goa
s'attachant au mât comme la victime au piquet.
Corps entre terre et nuages,
cris entre silence et paroles anthropophages.

Mais son dire capte les mémoires : l'histoire
nous ensorcèle pour les siècles des siècles,

comme si l'exil n'était que profond déracinement,
je reste attaché, imprévisible sur tous les océans.

Que tu chantes en haut ou au bas, proche des horizons
je saisis ma parole entre les arbres et mes cris.
Je te nomme lamentein libre d'évolutions
te dépèce où ton nom barre ma route.

Je ne nomme plus la Grèce pour mettre lignes nobles
sous ma perte de sens,
sirène aux ailes pour nous ravir en transe,
Antique Terre pour t'étendre aux nageoires des dugongs.

Et si l'arbre répond à ce mangeur d'herbes égaré dans la
création,
n'est-ce pas pour dire la nouveauté de ses visions ?

Je ne dessine aucune étincelle aux armoiries du bois
sec.

La plaidoirie des branches défend les terres oubliées.

Hérite de l'avanie des traces
sous le coup de mots des gémonies,
hé toi,
cachant dans tes reins le nom des arbres,
trafiquant des graines pour accrocher ton ombre à ma
terre.

L'arbre de l'île est ma puissance,
ta prison.
C'est moi qui l'abats, qui l'éloigne de ta tête
pour nommer ses mondes.